Maurice Carême

Le Martyre d'un supporter

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

ESPACE NORD

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

ARCHIVES & MUSEE DE LA LITTERATURE

Objectif plumes

Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par des professionnels de l'enseignement qui sont, par ailleurs, membres du comité éditorial Espace Nord : Laura Delaye et Rossano Rosi. Ces derniers vérifient aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Le présent dossier s'adresse à des élèves du troisième degré de l'enseignement secondaire (cinquièmes et sixièmes). Les diverses activités proposées sont en lien avec les compétences du cours de français (UAA).

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont fournis par les **Archives & Musée de la Littérature** (www.aml-cfwb.be) ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**.
Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.
Pour la réalisation de ce dossier, la collection Espace Nord a travaillé en collaboration avec la **Fondation Maurice Carême**, en les personnes de Jeannine Burny, à qui nous rendons hommage pour son fabuleux travail de préservation et de transmission de l'oeuvre du poète, et François-Xavier Lavenne, conservateur à la Fondation.

FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

© 2020 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © Roger Gobron
Mise en page : Emelyne Bechet

Maurice Carême

Le Martyre d'un supporter

(roman, n° 376, 2019)

D O S S I E R
P É D A G O G I Q U E

réalisé par Rossano Rosi

Table des matières

1. L'auteur 5
   1.1. Biographie 5
2. Le contexte de rédaction et de publication 8
3. Le résumé du livre 11
4. L'analyse du roman 13
   4.1. Un roman social 13
   4.2. Un roman de la passion 15
   4.3. Un roman grinçant 18
5. Séquence de cours 19
   5.1. Travail lexical : les anglicismes 19
   5.2. Travail d'histoire littéraire 20
   5.3. Séquence de réécriture 20
   5.4. Travail de réflexion 21
   5.5. Composition d'une dissertation sur le football 22
6. La documentation 23

1. L'auteur

1.1. Biographie

Maurice Carême naît à Wavre le 12 mai 1899, d'un père peintre en bâtiments et d'une mère épicière. Il est leur deuxième enfant. Sur les cinq enfants du couple, trois survivront ; Maurice devient l'aîné du fait de la mort en bas âge d'une sœur née en 1898. Il effectue ses études primaires et secondaires à Wavre ; puis, à l'aide d'une bourse d'étude, il entre à l'École Normale de Tirlemont. En septembre 1918, il est nommé instituteur à Anderlecht.

©Maurice Carême AML (AML 481/164)

Les débuts littéraires

Dès cette époque, il s'investit pleinement dans la vie littéraire : il fonde en 1919, en compagnie d'Edmond Vandercammen, la revue *Nos Jeunes*, qui deviendra l'année suivante *La Revue Indépendante* – deux revues qui n'ont pas vraiment laissé de trace durable dans la mémoire littéraire mais qui témoignent de l'engouement du jeune instituteur pour les Lettres. Edmond Vandercammen (1901-1980) est lui aussi instituteur et brabançon. Il enseigne à Ixelles, en 1920, avant d'entrer aux Beaux-Arts. Vandercammen est un personnage très actif sur le plan artistique : il écrit, il peint, il expose (notamment à Paris avec Pierre-Louis Flouquet, autre personnage intéressant de l'époque, qui est alors un compagnon d'étude et d'atelier de René Magritte) et collabore ou collaborera à diverses revues modernistes de l'époque, telle la

revue *7 Arts*. Carême participera avec – entre autres – Edmond Vandercammen, Géo Norge et Georges Linze à l'aventure du *Journal des Poètes* en 1930.

En somme, Maurice Carême est, au cours des années 1920, un acteur de la scène littéraire bruxelloise, côtoyant un milieu artistique partagé d'une part entre un conservatisme ouvert au monde contemporain (celui de la *Revue Sincère*, qui publie son premier recueil de poèmes en 1925 : *63 Illustrations pour un Jeu de l'oie*) et d'autre part un modernisme plus affirmé (celui de l'éditeur liégeois La Roue Dentée, qui publie en 1926 un très beau recueil de Carême : *Hôtel bourgeois*). Carême ne s'aligne en fait ni sur la position institutionnelle des plus classiques, celle de l'Académie (fondée en 1920), ni sur celle des avant-gardes, notamment le surréalisme qui surgit le 22 novembre 1924 (date du premier numéro de la revue *Correspondance* de Marcel Lecomte, Camille Goemans et Paul Nougé). Ce sont les milieux engagés dans la défense de la modernité que Maurice Carême côtoie, et qu'on peut caractériser comme relevant d'une « attitude esthétique qui se veut actuelle, adaptée en général à l'idéologie du progrès, mais interrogeant assez peu la relation de la littérature à la société[1] ». Le modernisme relève donc d'une attitude qui se veut actuelle, en avance même sur son temps, mais jamais au point de rompre, à la différence de l'avant-garde, avec la société. Georges Linze est l'un des représentants phares, avec Géo Norge, de cette esthétique qu'on a pu aussi qualifier de futuriste. Le recueil de Carême le plus marqué par cette esthétique est sans conteste *Reflets d'hélices*, qui paraît en 1932 à la Renaissance du Livre (et qui est dédié à Géo Norge et à Edmond Vandercammen) – un éditeur bruxellois incontournable dans les années d'entre-deux-guerres. C'est d'ailleurs chez ce même éditeur qu'il publie *Le Martyre d'un supporter* en 1928, roman dont le ton grinçant cadre parfaitement avec l'atmosphère moderniste de ces années-là. Nous y reviendrons plus bas.

Succès et consécration

Parallèlement à ces activités d'instituteur, d'écrivain et d'animateur de revues, Maurice Carême poursuit des études de déclamation au Conservatoire de Bruxelles, qu'il achève en 1933. C'est aussi l'année où il fait construire à Anderlecht la « Maison Blanche », qui abrite aujourd'hui la Fondation Maurice Carême. La publication de *Mère* en 1935 (Chez l'Auteur) connaît un succès croissant, qui lui permet d'obtenir le prix triennal de poésie en Belgique. En 1943, Maurice Carême quitte l'enseignement pour vivre de sa plume.

Dès lors, il écrira et publiera en se cataloguant « poète des enfants ». Le recueil *La Lanterne magique* (Chez l'Auteur, 1947) connaîtra lui aussi un franc succès et, au fur et à mesure des rééditions, le consacrera comme tel. Maurice Carême est devenu le poète de l'enfance et le reste encore aujourd'hui dans la mémoire collective.

Il est important de préciser que le thème de l'enfance a toujours été présent sous la plume de Carême et que cette « rupture », dans sa biographie, entre une phase dite « moderniste » et une phase « enfance » est plus artificielle qu'il n'y paraît. En effet, dès ses premiers textes, Maurice Carême assume la posture du regard de l'enfant : « Les enfants sont spontanément poètes », écrira-t-il en 1933 dans *Poèmes de gosses* (Paris-Bruxelles, L'Églantine), un recueil qui alterne textes et courts essais sur la poésie. Les enfants savent « saisir les choses, poursuit-il, les plantes et les bêtes dans leur réalité première et secrète » : l'enfant, du fait de son regard vierge de tout stéréotype et du filtre du savoir, est le médiateur par excellence avec la nature. Ce thème de l'enfance se retrouve régulièrement associé à celui du jeu dans les textes du Carême des années 1920 et 1930 ; s'y relient également les thèmes voisins de la nature ou des

[1] Michel BIRON, *La Modernité belge. Littérature et société*, Bruxelles/Montréal, Éditions Labor/Les Presses de l'Université de Montréal, « Archives du Futur », 1994, pp. 208-209.

animaux. La poésie est un jeu, un jeu d'enfant pourrait-on se risquer à dire, un jeu pétri de plaisir et marqué d'un certain désintéressement qui offre la possibilité à l'homme de regarder le monde autrement.

Le pas de côté

Le passage d'une esthétique moderniste, voire futuriste, à une esthétique de l'enfance n'est dès lors plus surprenante ; une analyse sociologique du champ littéraire de cette époque, qu'il n'y a pas lieu d'entreprendre ici, mettrait sans doute en évidence la part de « stratégie » que recèle une telle évolution dans le champ littéraire de la fin des années 1930. Les avant-gardes, en effet, ont occupé bruyamment le devant de la scène et ont d'une certaine façon étouffé la voix des tenants du modernisme : on voit ainsi les surréalistes attaquer violemment la revue *7 Arts*, mais jamais les milieux néo-classiques, lesquels ne peuvent en aucun cas être des concurrents dans la course à la légitimité littéraire. L'une des seules façons de continuer à exister et de s'affirmer, c'est finalement celle de l'outsider : écrire pour l'enfance est donc une façon pour Carême de sortir du débat et de se créer son propre champ littéraire tout en creusant un sillon qu'il avait commencé à tracer en 1925 dès ses *63 Illustrations pour un Jeu de l'oie*. Sa propension à se faire publier à compte d'auteur est la marque de cette « sortie du débat » et de cette volonté de fuite en solo.

Cette « stratégie » est à la fois payante et fatale. Stratégie payante parce que le succès, véritablement mondial, est au rendez-vous. Carême est publié, traduit, chanté, invité aux quatre coins du monde. Il est un poète reconnu partout, sauf peut-être en Belgique, où sa force poétique est soit ignorée, soit minimisée[2].

Car sa stratégie aura été aussi une stratégie fatale : Carême désormais « sort des radars » de la poésie « légitime » de Belgique, sa poésie « pour enfants » ne lui conférant dans son pays natal aucune valeur « sérieuse » – il est devenu en somme, lui, l'instituteur d'Anderlecht, un poète d'école primaire, un poète sans qualités puisque n'ayant « aucun souci des raffinements possibles de l'écriture », comme l'écrit Marc Quaghebeur. Finalement, Carême disparaît de l'historiographie littéraire belge : en témoigne la grosse *Histoire de la littérature belge francophone* que Fayard publie en 2003 et où le ban et l'arrière-ban de la scène universitaire belge n'a même pas songé à ne fût-ce que citer le nom de Maurice Carême dans ces quelque sept cents pages, un nom qui ne figure pas non plus dans leur épais index. Il y a là un mépris inavoué pour ce genre de poésie « pour enfants », lequel, conjugué à une sorte de sanctification perpétuelle de la production surréaliste et post-surréaliste, n'a pu que conduire à l'effacement d'un poète pourtant incontournable. Le seul à avoir compris l'importance de Maurice Carême est sans conteste Jacques Antoine, qui le fait entrer dans la belle (et feue) collection « Passé Présent »

---

[2] Non sans un brin de mépris, comme en témoignent ces lignes de Marc Quaghebeur : « L'immense succès de Carême tient à cette perspective enracinée dans les objets de tous les jours ; à ce ton comme à cette lisibilité qui sont la conséquence d'une vision ni élitaire ni antagoniste ; à ce don de filer au jour le jour des mélodies simples qu'enregistre la mémoire et qui correspondent à son attente. À l'heure où la poésie se fait de plus en plus exigeante à l'égard du langage et où la modernité la contraint à nier la monotonie et la réification par une fragmentation et une sophistication toujours plus grandes, Carême choisit d'aller aux antipodes de cette quête. […]. Simplement, plus que ses pairs, il sut trouver la voie qui, dans la perspective choisie, lui ouvrait le cœur d'un vaste public. *C'est qu'à leur différence, il n'avait aucun souci des raffinements possibles de l'écriture* » (*Balises pour l'Histoire des Lettres belges*, Bruxelles, Éditions Labor, « Espace Nord » n° 150, 1998, pp. 268-269). Nous soulignons la dernière phrase, particulièrement venimeuse.

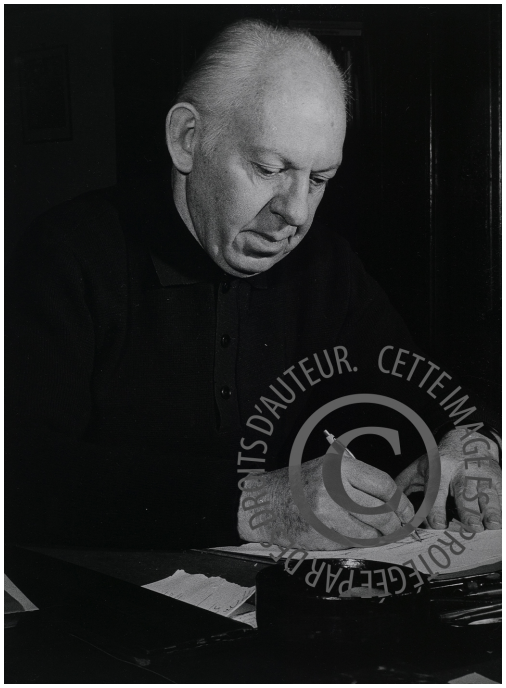
en 1982 de sa maison d'édition éponyme ; Jacques Antoine avait compris que la place de Carême était au côté des Rodenbach, Lemonnier ou autres Gevers.

Fin de vie

La vie de Maurice Carême ne se limite cependant pas à l'écriture. Entre l'année 1957 et la fin de sa vie, il fera dix-sept séjours à l'abbaye d'Orval, développant un réel intérêt pour la mystique : le zen en particulier. Il ne serait pas interdit d'établir un lien entre cet aspect de son existence et son engagement littéraire. Mais cela ne sera pas le lieu ici.

Par ailleurs, si Maurice Carême a publié une somme considérable de recueils poétiques, il a aussi écrit – aspect méconnu de sa production, d'où l'intérêt de cette sortie en « Espace Nord » – quelques romans : comme, bien sûr, *Le Martyre d'un supporter*, ou *Médua*, sorti en 1976 à L'Âge d'Homme.

Carême meurt à Anderlecht le 13 janvier 1978 ; il est enterré à Wavre. Une foule de textes inédits continueront à paraître. En 2015, L'Âge d'Homme publiait ainsi un recueil posthume : *Sac au dos*.



© Maurice Carême AML (ML 2245/28)

2. Le contexte de rédaction et de publication

Lors de la parution du *Martyre d'un supporter*, Maurice Carême, tout engagé qu'il est dans la vie artistique de l'époque, est encore un auteur débutant : il a deux recueils de poésies à son actif : *63 Illustrations pour un Jeu de l'oie* et *Hôtel bourgeois*. Le premier recueil est publié en 1925 par les éditions de *La Revue Sincère*, une revue néo-classique et quelque peu iconoclaste de l'époque, et dont les sommaires comportent des noms comme ceux de Marie Gevers ou de Georges Sim[enon]. *Hôtel bourgeois* est paru en 1926 chez un éditeur plus pointu en termes de modernité. Ces deux publications sont emblématiques de la position institutionnelle de Carême, qui oscille entre un conservatisme dynamique et un modernisme prudent.

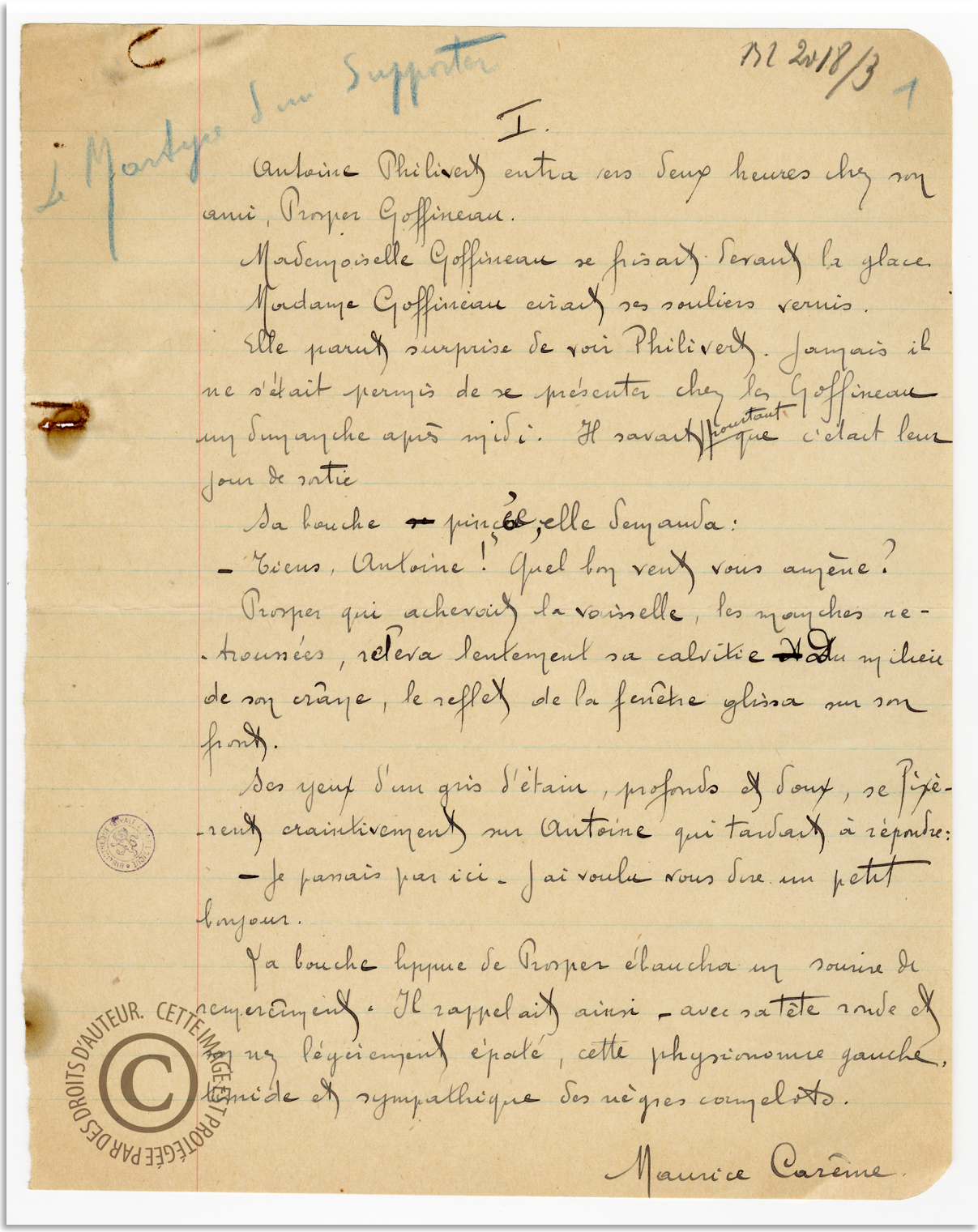
Le Martyre d'un supporter est quant à lui son premier roman ; il paraît en 1928. Carême a, lors de la publication de l'œuvre, vingt-neuf ans. L'éditeur du roman est La Renaissance du

Livre. Il s'agit à l'origine d'une maison d'édition française, fondée en 1908 à Paris ; une filiale belge est créée en 1922 à Bruxelles. Celle-ci possède une autonomie réelle et a joué un rôle des plus dynamiques dans la littérature belge de l'entre-deux-guerres. Le fait que *Le Martyre d'un supporter* est publié par cet éditeur n'est pas anodin : La Renaissance du Livre est une maison d'édition qui a le vent en poupe et qui publie des auteurs relativement à la pointe de ce qui s'écrit alors en Belgique. La maison a été fondée en 1922, à Bruxelles. D'emblée, elle entend être une « maison généraliste dont le cœur est la littérature »[3] : sous la direction de Maurice Wilmotte, l'universitaire bien connu des romanistes liégeois (c'est l'un des pères de la section de philologie romane de l'ULG), La Renaissance du Livre publie des romans, du théâtre, de la poésie et devient en quelques années « un foyer représentatif d'auteurs belges de toutes tendances »[4]. Citons, à titre d'exemples, la publication en 1925 du premier recueil de contes de Jean Ray, *Les Contes du Whisky* ; ou en 1928 *Les Amants puérils*, le deuxième roman du jeune (il avait vingt ans) Stanislas-André Steeman.

On peut franchement dire qu'en entrant dans le catalogue de *La Renaissance du Livre*, Carême s'assure une position forte au sein du champ littéraire belge. C'est du reste pendant ces années-là que se prépare la création du futur *Journal des Poètes*, dont le comité de rédaction réunit, outre celui de Maurice Carême, les noms de Pierre Bourgeois (l'un des fondateurs de la revue *7 Arts*), Georges Linze, Géo Norge et Edmond Vandercammen. Pierre-Louis Flouquet, étudiant des Beaux-Arts, ami de Magritte et vivant à Paris, rejoint bientôt le comité : son carnet d'adresses bien rempli contribuera à donner à cette revue une envergure réelle. Carême est donc à l'époque du *Martyre* un auteur jouissant d'une position institutionnelle sinon forte, du moins solide.

---

[3] Pascal DURAND & Tanguy HABRAND, *Histoire de l'Édition en Belgique. XVe – XXIe siècle*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2018, p. 222.
[4] *Ibidem*, p. 225.



C

Le Martyre d'un Supporter

BL 2018/3

1

I.

Antoine Philiberth entra vers deux heures chez son ami, Prosper Goffineau.

Mademoiselle Goffineau se frisait devant la glace.

Madame Goffineau cirait ses souliers vernis.

Elle parut surprise de voir Philiberth. Jamais il ne s'était permis de se présenter chez les Goffineau un dimanche après midi. Il savait pourtant que c'était leur jour de sortie.

Sa bouche ~~se~~ pincée, elle demanda:

– Tiens, Antoine! Quel bon vent vous amène?

Prosper qui achevait la vaisselle, les manches retroussées, releva lentement sa calvitie. Au milieu de son crâne, le reflet de la fenêtre glissa sur son front.

Des yeux d'un gris d'étain, profonds et doux, se fixèrent craintivement sur Antoine qui tardait à répondre:

– Je passais par ici. J'ai voulu vous dire un petit bonjour.

Sa bouche bombée de Prosper ébauchait un sourire de remerciement. Il rappelait ainsi – avec sa tête ronde et un légèrement épaté, cette physionomie gauche, timide et sympathique des nègres comédiens.

Maurice Carême.

© CETTE IMAGE EST PROTÉGÉE PAR DES DROITS D'AUTEUR.

Manuscrit de *Martyre d'un supporter* © AML (2018/3/2)

3. Le résumé du livre

Le Martyre est l'histoire d'une passion dévorante – une passion pour le football – qui n'est pas sans rappeler par sa nature implacable les passions des personnages balzaciens : la passion de Prosper Goffineau, dont le prénom a une connotation très ironique puisqu'il signifie en latin « heureux » et que le personnage qui en est affublé connaît un destin tragique. Car la passion de Prosper Goffineau est aussi une passion dans le sens chrétien du terme, comme le suggère clairement le titre du roman : il s'agit là d'une souffrance exemplaire, en somme. Cette souffrance cependant est narrée sur le mode de la satire. *Le Martyre d'un supporter*, bien qu'il raconte une histoire tragique, est avant tout un roman acerbe et drôle.

Prosper Goffineau est donc un homme que le virus du football vient mordre un beau jour, bouleversant irrémédiablement sa petite vie réglée comme du papier à musique. Goffineau est en effet une caricature de petit-bourgeois des plus ordinaires : clerc de notaire respectable, mari encore plus respectable d'Octavie Goffineau, une épouse présentée d'emblée comme une femme à poigne à laquelle ne peut qu'être soumis le bonhomme Goffineau :

> Depuis son mariage, il ne s'était rebellé qu'une fois contre le joug de l'épouse. Encore s'y était-il pris sournoisement. À Octavie – qui ne voulait pas d'enfant – il avait fait une fille : Angélique. (p. 8)

Soumis, Goffineau l'est assurément. D'ailleurs, les premières pages du roman nous le montrent en train de s'adonner, par un beau dimanche après-midi, à des tâches ménagères, tandis que sa fille « se frisait devant la glace » et que sa femme « cirait ses souliers vernis » (p. 7). Faut-il préciser qu'en 1928 (puisque la narration est contemporaine de l'année d'écriture et de parution du roman) les tâches ménagères incombaient plutôt à la femme ou à la fille du foyer plutôt qu'au mâle ? C'est dans cette position un peu humiliante que le trouve ainsi son ami Antoine Philivert qui vient lui proposer, en véritable tentateur, de l'accompagner au stade.

Prosper succombe à la tentation et se prend au jeu. Il devient un supporter du Sporting. Dans un premier temps, subissant de plein fouet le courroux d'Octavie sous la forme d'une tasse de café qu'elle lui expédie à la face (pp. 28-29), Prosper promet de ne plus aller au match. Dès lors, la vie devient une torture, Prosper continuant cependant à suivre les résultats du Sporting – résultats bien médiocres du reste. Carême établit alors un lien entre ces mauvais résultats et la défection du supporter Prosper, que vient lui reprocher un autre fan du club :

> – C'est à cause d'indifférents comme vous, Prosper, que notre « Sporting » ne gagne pas tous les matches. Un club qui manque de supporters intelligents, consciencieux et convaincus est comme une religion sans prêtres. (p. 47)

Ce supporter convaincu met Prosper au défi de devenir, moyennant le versement de quarante francs, membre du « Supporters Club du Centre ». Prosper paie, gagne son pari (trois bouteilles, aussitôt éclusées) et rentre chez lui, ivre. Une scène de ménage s'ensuit, Octavie se rendant compte aussitôt que « quarante francs manquaient à l'appel » (p. 51). Mais Prosper soudain se rebiffe et tient tête violemment à son épouse :

> Il se rappelait brusquement tous les plaisirs dont son épouse l'avait sevré. Il la revoyait, égorgeant pendant son absence deux pigeons voyageurs qu'il avait achetés sur ses propres économies.
> Il se redressa. Ses mains brutales encerclèrent le cou de la femme. Il serra…
> Les yeux d'Octavie s'injectèrent d'épouvante et sa face bleuit. (p. 51)

Prosper ne tue cependant pas Octavie, laquelle quitte le domicile conjugal, le laissant là avec leur fille, Angélique.

Commence alors une cohabitation faite de dérive passionnelle. Prosper s'adonne au football sans réserve ; Angélique, fan de cinéma et libérée de l'emprise maternelle, se métamorphose en une jeune femme libre et libérée, elle se maquille, sort, fréquente des garçons, a des amants. Angélique s'amourache d'abord d'un « grand jeune homme dont les cheveux ruisselaient d'un chapeau à larges bords » (p. 83), Jean Dorville. Angélique s'imagine que ce Jean est un artiste, elle se fait un film, ne voit pas qu'il ne s'agit que d'un bête séducteur. Elle découvre enfin, désespérée, après avoir imaginé romanesquement son propre suicide (« Un agent de police découvrait son cadavre et tous les journaux annonçaient cet événement en première page. » [p. 87]), que, loin d'être un artiste, il s'agit d'un vendeur « au rayon des valises » (p. 90) du Grand Bazar. Si les valises peuvent faire métonymiquement rêver, ce n'est pas vraiment le cas du métier de les vendre… Surtout quand on rêve de destinées cinématographiques…

Entre-temps, Prosper Goffineau devient un supporter particulièrement pointu. Il analyse les matches, convainc même tel joueur de revenir à son devoir. Bref, il devient un pilier incontournable du Sporting, d'autant plus que son « sacrifice » est su de tous :

> Tous les supporters connaissaient maintenant les motifs de la dissolution de son ménage et chacun admirait ce sacrifice du bonheur familial à la cause du sport, car aucun ne s'estimait capable d'un tel dévouement. Les néophytes ne l'interpellaient qu'avec une marque de respect. (p. 103)

Cependant, le bonheur n'est pas au rendez-vous. Le sport ne suffit pas à combler le vide laissé par l'abandon d'Octavie, lequel a précipité le domicile conjugal dans « un froid glacial » (p. 104). Le ménage part à vau-l'eau, sans compter qu'Angélique mène une existence de coquette ! La solitude pèse. Prosper entame dès lors une liaison avec une tenancière de bistro, Marguerite Laloux, aux « seins mollement offerts comme deux énormes poires sur un plat » (p. 106). Prosper l'emmène un beau jour à l'hôtel :

> Marguerite se renversa pour rire et un coin de peau fleurit au-dessus de son bas de soie.
> Un frisson raidit Prosper. Ses muscles se durcirent. Il enlaça Marguerite et la porta sur le canapé. Défoncé, un ressort geignit… (p. 109)

Prosper contracte ensuite une « pleuro-pneumonie » (p. 125), sa santé se dégrade, de même que les résultats du Sporting, « sérieusement menacé d'une descente en première division » (p. 132). Mais au diable la santé ! Prosper décide de retourner au match au lieu de rester chez lui bien au chaud, une fièvre se substituant à l'autre :

> Repris par la fièvre du football, Prosper oublia toute prudence. Il parla haut, serra vigoureusement la main à des centaines d'admirateurs qui le traitaient en riant de ressuscité et, aux moments pathétiques de la rencontre, hurla des encouragements aux joueurs.
> Pourtant, les mauves furent encore battus… (p. 134)

Décidément, rien ne va plus, ni pour le Sporting ni pour Prosper, qui est soudain repris de fièvre. Son état empire dès lors, il est hospitalisé. L'hôpital se situe à trois cents mètres du stade, si bien que, depuis le fond de son lit, Prosper a tout loisir d'agoniser en entendant la clameur du match. Justement, le Sporting doit en jouer un décisif contre le Racing. Mais, hélas ! c'est le chant des supporters du Racing qui soudain « monta vers le soleil » (p. 153) :

> Le « Sporting » perdait le match et le droit de jouer en division d'honneur.
> Prosper sentit qu'un voile immense se déchirait dans son cerveau et qu'il tombait, pendant un temps infini, dans un abîme… (p. 153)

Les destinées conjuguées du supporter et de son club se rejoignent dans le désastre. Fin du martyre de saint Prosper…

4. L'analyse du roman

4.1.Un roman social

Le roman de Maurice Carême constitue avant tout une petite peinture sociale de l'époque : le Bruxelles petit-bourgeois de l'entre-deux-guerres. Il y a un réel plaisir, quand on lit ce bref roman, à se plonger dans cette atmosphère désuète, avec laquelle cependant nous avons conservé beaucoup de points communs. Ne fût-ce que la passion pour le sport qui, même si elle a changé de forme, trouve son équivalent à notre époque. Il n'est pas non plus sans intérêt pour un lecteur actuel de prendre conscience de certaines différences sautant aux yeux : la position sociale de la femme est ainsi frappante, qui est dans le roman d'abord une épouse et ne jouit, sauf exceptions (comme Angélique, qui devient dactylo), que d'un statut social lié au foyer et à son organisation interne.

Le monde décrit par le romancier est un monde réaliste : celui de la petite bourgeoisie bruxelloise, dont les passions ordinaires émaillent le récit. Les classes populaires ne sont d'ailleurs pas vraiment présentes dans le récit, si ce n'est de façon très globale dans le public du stade. Et encore : les quelques supporters individualisés, comme Antoine Philivert, sont eux aussi des petits-bourgeois, et jamais des ouvriers. Quant à la grande bourgeoise, elle apparaît sur la fin du récit sous les traits du fils du patron d'Angélique, Antoine Largentière, au volant de sa limousine rouge « tout en reflets » (p. 141).

Prosper est donc un clerc de notaire (il a une « bonne place », et cela depuis vingt-cinq ans), Antoine Philivert est instituteur communal, l'un des premiers amants d'Angélique est un commis de grand magasin, un autre comptable. Le personnel du roman évolue clairement, comme on le voit, dans l'univers des petits-bourgeois.

Les loisirs mentionnés au fil du récit sont eux très caractéristiques de cette classe sociale. Le roman évoque des parties de cartes entre couples « amis » (p. 33). Les familles

« convenables » passent leur dimanche au bois en été ou au cinéma en hiver. Pas au stade bien sûr.

Cet univers de convenances a ses failles ; l'atmosphère globale est plutôt celle d'une mesquinerie un peu minable. Ainsi, le narrateur évoque les disputes entre ces mêmes « amis » joueurs de cartes au sujet d'un chapeau revendu par une tierce personne à l'une des deux épouses plutôt qu'à l'autre (p. 34). Le romancier raconte par ailleurs un passage furtif à l'hôtel entre deux amants illégitimes (pp. 107-109) : un Prosper stressé y retrouve la tenancière pétillante du « Paradis ».

L'argent est d'une importance capitale dans ce petit monde-là, certainement parce qu'il pourrait très facilement venir à manquer. L'économie ménagère y est donc une discipline rigoureuse. Ainsi, interdiction de manger des frites le dimanche ! Même en l'absence d'Octavie, cette prohibition de la frite est respectée (p. 58). Chaque sou est âprement compté. C'est un monde où chaque fond de casserole vaut son pesant d'or et où les apparences, comme dans « Ces gens-là » de Jacques Brel, priment sur l'être.

Quant à l'intimité familiale, comme dans toute bonne comédie sociale, elle déborde la sphère du foyer : le boucher est au courant du différend opposant les époux Goffineau (p. 58), pour ne pas parler des supporters qui en font un motif d'admiration supplémentaire à l'égard de Prosper.

Mais derrière ce petit monde bien rangé et derrière ses mesquineries de toutes sortes, le virus du football guette. Il ne semble pas être le propre d'autres classes sociales : on aurait pu imaginer que cette addiction ait été inoculée par quelques désœuvrés tentateurs, par quelques marginaux en quête de disciples. Pas du tout. Au bureau de Prosper, la passion du football est bien installée parmi les commis ; lui seul résiste encore ! D'ailleurs, la méfiance d'Octavie pour le football ne saurait s'expliquer sans le danger objectif que ce sport représente. Un peu comme si la société des hommes (les supporters sont en effet des hommes, grande différence avec notre époque, où le public du football est franchement mixte) se divisait entre ceux qui ont succombé et ceux qui résistent encore…

Le virus de la passion ne concerne pas que le sport. Le personnage d'Angélique offre ainsi un contrepoint intéressant à celui de son père. Avec elle, ce n'est plus le sport qui fait rêver et emporte la raison ; mais bien le cinéma et ses histoires « romanesques ». Celles-ci sont l'équivalent pour Angélique de ce que furent les lectures romantiques pour Emma Bovary. Films et « ciné-romans » (p. 83) nourrissent ses fantasmes. Car Angélique est bien une espèce d'Emma au petit pied, qui rêve d'ailleurs, qui rêve d'autre chose – luxe, oisiveté et vie grandiose. Même le suicide qu'elle s'imagine accomplir devient à ses yeux un épisode de film ! Angélique s'enamoure de tel garçon parce qu'il ressemble au héros de son ciné-roman préféré (p. 84), avant qu'elle ne s'aperçoive qu'il est vendeur de valises au Grand Bazar (p. 90). Néanmoins, Angélique a de la ressource : elle travaille comme dactylo « à la Banque de la Senne » (p. 64), vit seule, bref se débrouille. Pas mal pour une jeune femme de 1928. Elle souffre cependant de l'étroitesse de son pécule, elle qui aime tellement la coquetterie. Décidément, sa passion pour le luxe et le rêve est plus forte que la réalité blafarde de son quotidien et, à la différence de son père, elle apprend à en jouer et à s'en servir. C'est ainsi qu'Angélique devient la maîtresse de René Largentière, le fils de son patron (p. 128), qui lui permettra peut-être – le lecteur du roman ne le saura jamais, même si, au vu du personnage falot qu'est ce René, on peut être pessimiste… – d'atteindre son rêve :

> la salle de bain en marbre, les soies si douces à la peau, l'oisiveté moelleuse et confortable… et le mariage, peut-être. (p. 49)

Pointons enfin la modernité historique de ces deux passions présentes dans le roman : le sport et le cinéma. Ce sont, à l'époque de l'écriture du roman, des passions récentes, qui sont parmi les marques les plus visibles du monde moderne, tel qu'il s'est mis en place à l'aube du XXe siècle. Il n'est pas inintéressant que Maurice Carême ait justement pointé ces deux phénomènes sociaux dans son roman, avec un regard mi-critique, mi-amusé, qui s'inscrit, à y bien réfléchir, dans une vision mollement réactionnaire de l'histoire (qui cadre parfaitement avec la position littéraire de Carême, décrite ci-dessus). Ces passions contemporaines seraient aussi nocives que des insectes xylophages qui viendraient attaquer les fondements du monde petit-bourgeois, un monde dont les apparences semblent finalement peu solides et reposer sur quelque chose de pourri. À tout moment, la passion peut surgir et tout mettre à terre.

4.2. Un roman de la passion

Comme nous le disions dans le résumé, *Le Martyre d'un supporter* est l'histoire d'une passion dans tous les sens du terme.

D'abord, la passion pour le football, qui se décline en trois actes de longueur sensiblement égale (cinquante pages chacun). Cette passion, qui fait écho à notre monde actuel, était bien neuve à l'époque, la popularité de ce sport étant un phénomène alors assez récent. Comme toute passion, celle de Prosper fond soudain sur lui, et semble le foudroyer d'emblée, l'élément déclencheur étant l'invitation-tentation d'aller au stade de son ami Philivert. Prosper a résisté longtemps cependant. Au bureau, il est entouré de mordus :

> Seul des trois scribes de son bureau, il avait résisté à la passion du football. Mais la chaleur avec laquelle ses collègues établissaient des pronostics pour les matches et les discussions passionnées bruissant chaque jour à ses oreilles minaient peu à peu son indifférence envers ce sport. (p. 10)

Autrement dit, il y a eu tout un travail de sape dans la préhistoire du récit, un peu comme s'il avait fallu que ce virus du sport ronge au préalable ses défenses immunitaires avant de le voir enfin céder. Car à peine Prosper Goffineau accepte-t-il l'invitation d'aller au stade avec Philivert qu'il est gravement atteint :

> Quelque chose de chaud lui coulait dans la chair et une jeunesse nouvelle imprégnait ses sens. Il retrouvait une vigueur insoupçonnée à la vue de ce gaspillage énorme d'énergie et il éprouva le besoin de se rafraîchir comme si c'était lui qui venait de prodiguer tant d'efforts. (p. 16)

Les marques physiques de la passion sont nettes : chaleur, vigueur, regain de jeunesse. Mais elles se notent aussi sur le plan psychologique. Prosper ose accomplir ce qu'il n'avait jamais réussi : désobéir à sa femme, contester son autorité. Cet acte d'audace s'accomplit dans un premier temps non sans crainte. Prosper a peur, il hésite à rentrer chez lui le jour du premier match :

> Brusquement, il se décida. Mais ses genoux fléchirent près de la porte. Il la dépassa vite, s'attendant à sentir la voix coupante d'Octavie s'enfoncer – comme une lame – entre ses omoplates. (p. 19)

La fréquentation du stade devient cependant une habitude, plus ou moins tolérée par Octavie, qui ne rate pas une occasion pour le bafouer et tourner en dérision sa passion sportive. Celle-ci croît en puissance mais reste relative : au début, Prosper est un peu honteux et refuse « cette appellation de supporter » (p. 22), qu'il juge contraire à sa « dignité de décoré de la médaille civique de 1re classe » (p. 22). Sans compter qu'après être rentré d'un match mouvementé où il a reçu des œufs qui ont tragiquement taché son nouveau pardessus, il doit faire face à une explosion de colère de sa femme, qui avait en fait espéré que cet engouement ne soit qu'éphémère et qui, en lui envoyant à la face une tasse de café, obtient de son époux une promesse solennelle : « "Je n'irai plus aux matches, je n'irai plus aux matches, je te le promets !" » (p. 29).

L'épisode suivant sera celui de la frustration et du déshonneur, si on peut dire. La promesse faite à Octavie sera bafouée. Signe de cet assujettissement moral à la passion. Car Prosper souffre, il est malheureux, regrette sa promesse. Il va jusqu'à regretter les œufs pourris qu'il a reçus sur son pardessus. Octavie, toujours méfiante, essaie pourtant de rétablir un train-train quotidien, renoue avec les Jeanflon chez qui ils décident d'aller passer un dimanche après-midi. Hélas, rien n'est plus comme avant pour Prosper, qui souffre de ne plus ressentir « les émotions voluptueuses du football » (p. 33).

C'est à ce point du récit que Carême établit un lien entre les déboires du Sporting et la désaffection de Prosper. La tentation se fait alors trop forte. Prosper est pressé à la fois par la situation du club, dont il se sent fantasmatiquement responsable, et par les affres du manque. Survient alors la scène déjà citée de la révolte de Prosper et de la strangulation d'Octavie. Octavie quitte le ménage et Prosper se retrouve seul avec sa fille Angélique… et sa passion ! Puisque sa femme n'était plus là, « la promesse de ne plus assister aux matches s'annulait automatiquement ! » (p. 59). Nous sommes là au premier tiers du récit, qui correspond donc à la montée en puissance et au triomphe d'une passion qui aura vaincu tous obstacles, y compris la dignité morale du bonhomme Goffineau pour qui le prétexte est bon de ne pas tenir sa parole.

Les deux derniers tiers du roman décrivent ensuite l'acmé de cette passion et ses conséquences funestes. Certes, Prosper a de temps à autre le regret de « sa vie calme et douillette » (p. 101) d'antan. Mais il lui suffit de voir la balle frapper les filets de l'adversaire pour comprendre que sa vie d'autrefois était une « existence d'okapi dans un jardin zoologique ! » (p. 101). Prosper est devenu entre-temps le membre le plus influent du club des supporters du Sporting, sa position étant auréolée par le prix fort qu'il lui aura fallu payer – la ruine de son ménage.

Cette période triomphante de la passion n'apporte pas que du bonheur. C'est encore ici une autre caractéristique de la passion : en plus d'être irrémédiable, de tout balayer, elle ne cesse de rendre caduque toute satisfaction et de générer de la frustration. La passion est traversée d'une énergie aveugle et inépuisable, qui précipite sa victime dans le malheur puisqu'elle ne peut lui apporter de stabilité ni aucun vrai bonheur :

> Cependant, Prosper n'était guère heureux. Le vide de la maison, le froid glacial de la cuisine l'attristaient. La vaisselle accumulée dans un coin lui reprochait sa conduite. (pp. 104-105)

Le troisième acte de la passion s'ouvre ainsi sur le constat amer de cette insatisfaction permanente : Prosper prend conscience que sa vie somme toute est triste, se réduit à peu de choses. Son foyer, stérile, n'a plus de foyer que le nom… À cette désillusion cruelle vient s'ajouter la maladie, qui se déclare soudain. Un jour, Prosper va au match sans son « jersey » et il se met à grelotter :

> Goffineau grelottait toujours. Ses lèvres bleuies ne se desserraient pas. Son pauvre corps ne pouvait plus se réchauffer, malgré le gros poêle qui digérait le gel en ronronnant au milieu de la salle.
> Une douche continue lui glaçait la peau. […]
> Il rentra plus tôt que de coutume.
> Il désirait son lit comme un amoureux sa fiancée.
> À peine s'y fut-il glissé que des frissons prolongés serpentèrent dans son corps, puis subitement, son sang brûla. (pp. 124-125)

Ce dernier acte s'achèvera donc sur la mort du « saint » supporter, au moment même où son équipe est précipitée dans la division inférieure. La passion pour le football aura été aussi une passion douloureuse : esprit et corps sont emportés par sa puissance inexorable.

Le parallèle entre la passion pour le football et la passion amoureuse est clairement établi, et cela à de multiples reprises :

> Son amour pour son club le torturait […] (p. 25)
> Il sourit, ouvrit son portefeuille et caressa sa carte de supporter comme on caresse le portrait d'une femme aimée. (p. 60)

Le contrepoint narratif que constitue l'histoire d'Angélique vient souligner ce parallèle entre fièvre amoureuse et fièvre sportive. Avec une différence : la passion pour le football semble bien plus dévorante que l'autre, dont Angélique apprend, au fur et à mesure de ses liaisons, à gérer l'économie, jusqu'à nourrir l'espoir (qui sait ?) d'un *happy end* sonnant et trébuchant.

Ce parallèle opère ainsi une sorte d'inversion des valeurs. Alors que la passion pour le football est clairement le terme comparé et la passion amoureuse le terme comparant (« j'aime mon club comme une femme »), c'est le terme comparé qui apparaît en définitive comme le plus puissant. La passion pour le football dépasse, dans le cadre du roman, la passion amoureuse, qui en est pourtant la matrice imaginaire, mais qui en paraît au bout du compte une sorte de version diminuée. Un peu comme si la copie avait dépassé le modèle… Il y a évidemment une ironie très nette dans cette inversion des valeurs : faire du délire sportif un délire plus puissant que le délire amoureux, dont l'histoire culturelle plonge ses racines jusqu'à l'aube de la création littéraire, ne manque pas de culot et contribue, en somme, à offrir une image dénigrante de l'amour.

L'ironie est d'ailleurs le troisième thème à épingler dans l'analyse de ce roman.

4.3. Un roman grinçant

L'ironie est très présente dans le récit de Carême.

Nous pointions le parallélisme entre la passion amoureuse et le sport. En effet, il résulte de ce parallélisme une nette dérision de la passion amoureuse, laquelle est surpassée par ce qui, somme toute, n'est qu'un jeu de ballon. Le « martyre » narré par Carême est bien celui du supporter, non d'un amant. Tout autre aurait été la tonalité du roman s'il avait été question du martyre d'un homme aimant une autre femme que son épouse, et dont la passion aurait trouvé un écho métaphorique dans son aliénation pour le sport. Ici, c'est la passion pour le football qui est au centre, et que le narrateur compare à ou décrit comme une passion amoureuse – parce que cette dernière est un lieu commun de la culture, et de la littérature ! Ce déplacement de valeur est à lui seul ironique.

La description des relations amoureuses n'arrange rien. Ne parlons même pas des relations entre époux, d'une conventionalité parfaite. La peinture du ménage petit-bourgeois y est cynique, presque méchante : Prosper ne tente-t-il pas d'étrangler sa femme ? Mais le plus cruel, finalement, c'est que cette peinture dévastatrice débouche sur de l'amertume. Prosper a la nostalgie d'Octavie et – surtout – de la chaleur du foyer… Un bon petit foyer, c'est quand même pas si mal ! Voilà un constat réactionnaire, qui est caractéristique d'un certain ton ironique et grinçant : on se plaît à pointer les fêlures du monde pour finalement se dire que s'il en allait autrement ce serait moins drôle. L'humour a parfois un fond conventionnel, pour ne pas dire réactionnaire.

Les passions d'Angélique sont tournées, comme nous l'avons déjà laissé entendre, en dérision. Ainsi ce premier rendez-vous amoureux devant un urinoir (p. 84) : son prétendant aurait pu choisir un lieu plus délicat ! Quant à la dernière passion, qui restera en suspension après la fermeture du roman, elle ne laisse rien présager d'heureux : son riche amant la traite comme une petite poule et, malgré son caractère falot, la soumet à la puissance de sa supériorité sociale – à défaut d'être virile.

Les rêves des membres de cette bourgeoisie sont dérisoires. Dérisoire la toute-puissance d'Octavie, qui veut régner en impératrice (dont elle a le prénom). Dérisoires les rêves cinématographiques d'Angélique. Dérisoire, son envie d'ailleurs : elle voit un artiste dans un commis de grand magasin, qui n'est au bout du compte qu'un marchand de valises. Ce dernier détail est d'ailleurs d'une cruauté terrible puisque la valise symbolise à elle seule l'ailleurs, le départ, le voyage. Quant au football, pour revenir à lui, qu'y a-t-il de plus dérisoire, quand on y songe, qu'un résultat sportif ?

L'ironie de l'auteur concerne aussi le langage. Tantôt, Carême développe un petit art de la comparaison incongrue, irrésistiblement drôle :

> Son courage fondit comme une motte de beurre en juillet. […] (p. 56)
>
> Une existence d'okapi dans un jardin zoologique ! (p. 101)
>
> Leurs caractères opposés s'emboîtaient comme le tenon dans la mortaise. (p. 113)

Tantôt, l'auteur pointe un détail grotesque :

> – Elle aime tant le cinéma ! fit Octavie, en levant les deux bras vers le plafond étoilé de chiures de mouches. (p. 38)

En somme, ces petites touches d'humour donnent à la lecture un rythme léger et contribuent au charme de ce roman et renforcent son aspect corrosif. Même si une tonalité réactionnaire est présente dans le récit, le lecteur n'en assiste pas moins – un peu comme dans un roman de Céline – à un petit jeu de massacres dont la petite-bourgeoise bruxelloise de l'époque fait les frais. Autant de dérision chez l'auteur de la *Lanterne magique*, voire de cruauté, pourrait étonner un lecteur qui oublierait que cet écrivain est plus que le sage poète pour enfants qu'on veut en faire d'ordinaire.

5. Séquence de cours

Cette séquence de cours s'adresse à des élèves du 3e degré. Plusieurs pistes d'exploitation sont possibles, qui peuvent éventuellement se combiner entre elles.

5.1. Travail lexical : les anglicismes

Le roman se prête bien à une séquence de cours sur les anglicismes. Le texte en comporte beaucoup, comme souvent dans l'univers du sport.

Voici deux réflexions à mener :

UAA1 : collecter des informations

Lister les anglicismes liés au football (à commencer par le nom du sport !) et repérer ceux qui sont aujourd'hui désuets (en italiques ci-après) et qui ont été remplacés par un mot français : football, *center-half*, *center-forward*, back, *off-side*, corner, penalty, *keeper*, goal, *foul*, shot, *premier time*… L'établissement de cette liste peut prendre un temps assez court ; par groupes, une demi-heure maximum. L'intérêt est de faire comprendre – dans le cadre d'une discussion collective – que l'usage d'emprunts lexicaux fluctue avec le temps : il s'agit d'abord d'un enrichissement et ce phénomène n'est pas figé dans le temps.

UAA2 : réduire, résumer et synthétiser / UAA4 : défendre une opinion oralement

On peut, par une deuxième réflexion à mener en sous-groupes, s'interroger sur les causes de ces anglicismes. C'est l'occasion de faire le lien avec l'histoire du sport : il y aura certainement des élèves qui apporteront des éléments historiques (naissance du football, premiers clubs, etc.) ; le professeur en ayant dans tous les cas sous la main pour recadrer les échanges. Lors de la mise en commun de ces réflexions, il est important d'établir un lien avec l'origine britannique du sport et donc de se rendre compte que l'histoire des langues est imbriquée dans l'histoire culturelle : importance de l'italien dans le monde de la musique classique, de l'allemand dans la sphère philosophique, de l'arabe dans la culture hip-hop…

Cette séquence peut trouver un élargissement dans une étude plus générale des emprunts, à classer par origine, fréquence, etc. Ce qui peut fournir la base d'une explication socio-historique. Le roman aura servi de première étape dans une séquence plus générale de réflexion sur la langue.

5.2. Travail d'histoire littéraire

UAA1 : collecter des informations / UAA2 : réduire, résumer et synthétiser / UAA5 : amplifier

L'exploitation du roman peut servir à faire le panorama de la Belgique des années 1920, 1930 grâce à des recherches menées en bibliothèque et sur internet :

- Des recherches historiques : sur la politique intérieure, la question communautaire, le colonialisme, la prospérité économique…
- Des recherches sociologiques : le sport, le statut de la femme, les loisirs de l'époque.
- Des recherches artistiques : grands noms de l'art (Magritte, Maeterlinck, Verhaeren) et grands mouvements artistiques (surréalisme, modernisme) de l'époque.
- Situation de Carême dans ce contexte. Souligner son évolution vers la poésie dite « pour enfants ».

Ces différentes recherches menées en groupes peuvent aboutir à des panneaux d'exposition présentés à une autre classe.

5.3. Séquence de réécriture

UAA5 : s'inscrire dans une œuvre culturelle (transposition)

Un travail particulier consisterait dans la réécriture du roman de Carême : la création (individuelle ou par deux) d'une nouvelle de fiction dont le thème doit être une passion « sociale » (pas nécessairement liée au sport, mais en excluant la passion amoureuse) dans le monde contemporain. Passion pour un sport, pour la mode, pour le monde de la musique et des stars, etc.

5.4. Travail de réflexion

Analyse d'une photo de Michel Platini

Cette photo représente Michel Platini, en 1985, alors qu'il évoluait à la Juventus. Platini est couché sur l'herbe, la tête appuyée sur le bras gauche, sa main droite est à plat sur la pelouse, son regard semble contrarié. La photo provient du site du quotidien italien *Il Corriere della Sera*[5]. Le footballeur de la Juventus apporta au club turinois (1982-1987), par son jeu élégant et « extraterrestre » (qualificatif d'un journaliste italien), de riches heures de gloire : il était surnommé « le Roi ».

Cette photo ne dira sans doute rien aux élèves, bien qu'elle soit célèbre[6]. Une brève remise en contexte est donc nécessaire, notamment sur la réputation de joueur « élégant » du Français. Car l'intérêt est dans le geste de Michel Platini : que fait-il ? que veut-il exprimer par cette curieuse position ? La réponse est simple : il proteste, à sa façon, contre l'annulation d'un (superbe) goal qu'il vient d'inscrire en finale de la Coupe Intercontinentale contre l'équipe d'Argentinos Juniors (1985).

Cette protestation particulière (« la plus élégante de tous les temps », écrit un journaliste italien du *Corriere*) peut être une belle occasion de discuter et d'écrire un texte de réflexion autour de la question de la violence et de l'agressivité dans le sport contemporain. Entre donner un « coup de boule » à un adversaire (Zidane), le mordre (Suarez) ou s'étendre sur le gazon pour afficher son mécontentement, n'y a-t-il pas un abîme éthique qu'il serait intéressant de

---

[5] https://images2.corriereobjects.it/methode_image/2020/04/13/Sport/Foto%20Sport%20-%20Trattate/SRT01F8_7438649F1_18827-0009-kn0B-U31805762861210Z-656x492@Corriere-Web-Sezioni.jpg

[6] Une parenthèse sur l'aspect éphémère des gloires sportives serait d'ailleurs intéressante : combien de noms de champions olympiques de l'Antiquité ou des premiers Jeux modernes connaît-on encore, alors que c'étaient des stars à leur époque ?

creuser ? Mais n'y a-t-il pas aussi des exemples contemporains d'élégance, de *fair play*, dans le monde du sport ?

UAA3 : défendre une opinion par écrit

Le résultat de ces réflexions feront l'objet d'un texte argumenté qui, partant de la mise en contexte de la photo, passant par l'examen d'exemples contemporains de protestation dans le monde du sport, aboutira à l'expression d'un avis sur le sujet de l'expression du désaccord dans le monde du sport – et pourquoi pas au-delà ?

5.5. Composition d'une dissertation sur le football

UAA3 : défendre une opinion par écrit

À partir de plusieurs citations du philosophe Stephen Mumford[7], les élèves, qui en auront choisi une, composeront une dissertation :

> a) …je pense que le fait que le football soit le sport le plus populaire au monde doit pouvoir être expliqué. Quatre-vingt-dix minutes de jeu pataud et ennuyeux peuvent déboucher sur un but par retourné acrobatique à la dernière minute, et la beauté de ce geste pourrait bien suffire à ce qu'il ait valu la peine d'avoir regardé tout ce qui l'a précédé. (pp. 23 et 28)
> b) Au football, c'est parce qu'un tir conduit à marquer ou à l'emporter qu'il est apprécié de façon esthétique. (p. 47)
> c) Le football est un sport d'équipe. Ce sont des équipes qui gagnent ou qui perdent les matchs et les compétitions. Si cette vérité est peut-être la plus évidente qui soit à propos du football, elle n'en est pas moins fréquemment négligée. […] l'unité la plus importante est l'équipe et non l'individu. (pp. 51-52)

La citation a) est l'occasion de mener une enquête sociologique. La popularité mondiale du football, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, est un fait qui demande à être expliqué. La deuxième partie de la citation donne une piste : la beauté liée à l'imprévu. Parmi les causes possibles, on peut lister rapidement : les intérêts économiques (les paris), la simplicité du jeu, la dimension émotionnelle (liée au club, à l'équipe nationale…), l'importance du facteur chance, la rareté des buts (et donc leur charge émotionnelle), etc.

La citation b) pointe l'importance de l'enjeu : la victoire. Sans cela, le football, comme tout sport, serait insipide. Un parallèle avec la sphère de l'art est à établir : l'art est le monde du désintéressement, du Beau en soi – ce qui n'est pas le cas du sport, du football en particulier, où la victoire est le but premier. Sport et art sont donc deux phénomènes sociaux complètement différents, de ce point de vue-là en tout cas.

La citation c) insiste sur la dimension collective du football. On peut songer à une citation d'Éric Cantona (« Mon plus beau but était une passe. »)… Cet aspect collectif peut-il comporter une dimension éthique ? C'est-à-dire offrir à la jeunesse une sorte de leçon de vie ?

---

[7] Stephen MUMFORD, *Football. La philosophie derrière le jeu* [traduit de l'anglais par Mohamed Jeddi], Marseille, Agone, 2020.

6. La documentation

Michel BIRON, *La Modernité belge. Littérature et société*, Bruxelles/Montréal, Éditions Labor/Les Presses de l'Université de Montréal, « Archives du Futur », 1994.

Maurice Carême – site officiel, www.mauricecareme.be (consulté le 1er septembre 2020).

Pascal DURAND & Tanguy HABRAND, *Histoire de l'Édition en Belgique. XVe – XXIe siècle*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2018.

Stephen MUMFORD, *Football. La hilosophie derrière le jeu* [traduit de l'anglais par Mohamed Jeddi], Marseille, Agone, 2020.

Marc QUAGHEBEUR, *Balises pour l'Histoire des Lettres belges*, Bruxelles, Éditions Labor, « Espace Nord » n° 150, 1998.

La Fondation Maurice Carême et le Musée Maurice Carême se trouvent dans la « Maison Blanche », que l'écrivain fit bâtir en 1933. Ils fourniront à quiconque le souhaite une foule de documentation ou de renseignements.

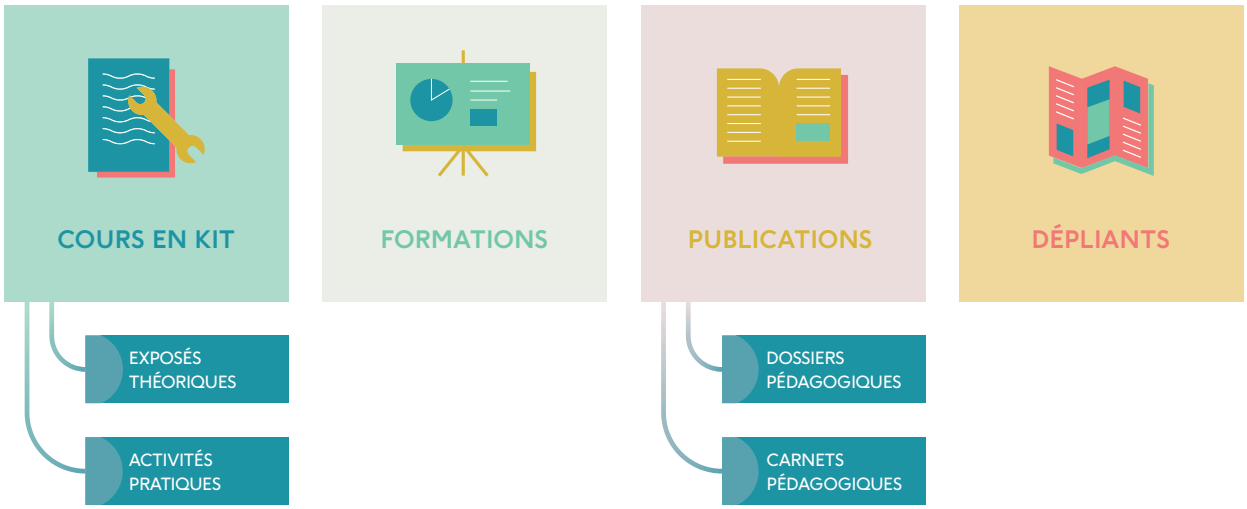
Avenue Nellie Melba n° 14 à 1070 Anderlecht.

Tél. : 02 521 67 75.

E-mail : fondation@mauricecareme.be.

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination des professeurs de français du secondaire.